Nous voulons une Cuba Cubaine et pas angliciste (II et Final)

Auteur: Dr Eduardo Torres-Cuevas | internet@granma.cu

Le 7 mars 2017

Le gouvernement des États Unis parle maintenant de rapports « peuple à peuple ». Depuis bien longtemps la relation des échanges entre les deux nations a été permanente. Il s'agit d'une relation avec une fluidité d'échanges culturel et humain avec New Orléans et avec New York. Elle a été intense pour ce qui est de la musique, de la littérature et bien d'autres domaines intéressant les deux peuples, ce qui n'a pas été une dépendance de l'un envers l'autre, mais d'une interrelation culturelle.

A cette relation il faut ajouter une autre très importante : celle des États-Unis en tant que nation aux mains d'un capital expansionniste et celle de l'Espagne, dont la faiblesse augmente au cours de XIXe siècle.

Mais Cuba est Cuba. Il est vrai que nos guerres d'indépendance ont commencé plus tard que sur le continent, mais il est aussi vrai qu'elle allait briller par sa littérature, par la formation des hommes comme Céspedes, Agramonte, Maceo lui-même, qui est un autodidacte et surtout par la présence d'un José Marti. Quand on me parle beaucoup sur José Marti je réponds « alors, on commence par le commencement ». Les bases de la pensée de Marti ont été jetées quand il avait 15 ans, dans l'année 1868 quand il a été élève de Rafael Maria de Mendive élève lui-même de José de la Luz y Caballero, qui en même temps a été disciple de Félix Varela qui, lui-même avait appris de la main de José Agustin Caballero.

Il y a une tradition qui évolue, qui porte sur son dos tout ce que chaque époque apporte et à la fin du XIXe siècle, José Marti surgit. Si Marti était né dans un autre pays il n'aurait pas été José Marti. Cette pensée « élective » conçue par Caballero va directement à José Marti, c'est pour cela qu'il peut faire une analyse auquel il est difficile d'arriver sans avoir un lien direct avec le phénomène américain. On ne pouvait pas méconnaître l'essence de la naissance politique des Etats Unis.

Un des documents qui le montre le plus c'est celui écrit sur l'indépendance des États Unis en 1782 par le représentant de l'Espagne, qui dit : « Cette République fédérale est née pygmée et pour atteindre son indépendance elle a eu besoin du soutien et des forces de deux puissances si compétentes comme l'Espagne et la France. Il arrivera un jour où elle deviendra géante, colosse qui sèmera la terreur dans ces contrées. Elle oubliera alors les bénéfices reçus par les deux puissances et ne pensera qu'à s'agrandir. La liberté de conscience, la facilité de fonder des nouvelles peuplades sur des territoires immenses, ainsi que les avantages procurés par le nouveau gouvernement attireront des agriculteurs et des artisans de toutes les nations, parce que les hommes courent toujours vers la fortune et dans quelques années on verra avec une profonde douleur l'existence menaçante du colosse dont je vous parle ».

Il le dit au moment de l'indépendance, et il dit encore plus : « Et ils se sont donnés le nom patrice d'Amérique ».

Remarquez le sens du nom : États Unis d'Amérique : pas d'une partie, mais de toute l'Amérique. Ils

se définissent en tant que puissance américaine, en tant que patron de tout le territoire américain.

Et par où commence le conflit le plus direct ? Par le Mexique et Cuba, parce que ce sont les territoires les plus proches. Ils prennent plus de la moitié du territoire du Mexique. Mais la première guerre d'expansion américaine a lieu à Cuba. Après la Guerre de Sécession, la guerre civile, la reconstruction nord-américaine arrive et aux années 90 il y a déjà un amiral nord-américain, Mahan, qui crée la théorie du «sea power», du pouvoir maritime et qui change la conception militaire des États Unis. Il ne s'agit pas d'un pays qui se prépare pour une guerre domestique, mais pour mettre en place une puissante marine de guerre avec une armée, l'infanterie marine.

1898 a été leur lettre de présentation dans le monde. Quelle a été la justification ? La guerre contre Cuba. Bien sûr, ils ont fait un exercice de force. A qui les coups ? Au plus faible, au plus indéfendable : l'Espagne, mais aussi la plus occidentale des puissances européennes. Alors le coup a été donné dans plusieurs directions : aux Philippines ils disent à l'Europe : « Moi, je suis aux portes de l'Asie ». A Cuba et au Porto Rico ils se sont installés aux portes de l'Amérique et derrière le Canal de Panama après la séparation de Panama de la Colombie. C'est à ce moment que l'on parle déjà d'une expansion réelle.

Cuba est la première ligne d'affrontement pour l'expansion américaine, mais c'est aussi le pays qui connaît le mieux la culture américaine. Les chroniques de Marti sur les États Unis sont des pièces anthologiques, mais n'allez pas penser que c'est seulement Marti. Il y a un bon nombre d'intellectuels cubains qui ont vécu aux États Unis et d'autres qui ne sont pas des intellectuels et qui vont s'étonner du processus qui a lieu dans ce pays ainsi que du danger que signifie une pareille politique.

Au XXe siècle l'essence de Cuba en tant que nation réside dans cette dualité : indépendance ou dépendance. C'est le choix que chaque cubain avait devant soi parce qu'il y en avait beaucoup qui parlaient de l'Amendement Platt -je l'appelle Appendice Platt-. Pour parler clairement: l'Amendement Platt c'est un amendement à une loi du Congrès des EE UU qui est devenu un appendice dans la constitution Cubaine. Cet appendice a diminué sa portée, pour commencer c'est une atteinte à la souveraineté. Ceci a donné lieu au XXe siècle à un mouvement anti-plattiste. Qu'est-ce qu'il y a derrière ce mouvement ? Pourquoi un amendement avec ces caractéristiques ? Personne ne pense encore à l'impérialisme.

Ce que l'on observe c'est une grande puissance qui abuse de ses forces.

Enrique José Varona, intellectuel cubain qui a vécu aux États Unis, qui connaissait parfaitement ce pays et qui a été secrétaire de l'Éducation du gouvernement interventionniste américain, sans être marxiste, peu d'années après Lénine, a écrit le livre « L'impérialisme à la lumière de la sociologie moderne ». Voilà un cubain qui parle sur l'impérialisme et qui fait une analyse avec un aperçu sociologique. Il faut lire Varona. Qu'est-ce qu'il a dit? Qu'est-ce qu'il a fait? Quelles sont les idées d'Enrique José Varona? C'est lui vraiment le fondateur d'une pédagogie cubaine avec l'héritage de Luz y Caballero, de Marti, de Varela, avec tout un héritage de la pensée qui n'a jamais été abstraite et qui n'a pas répondu à des impulsions. Une pensée enracinée avec le peuple, qui puise dans la réalité elle-même et qui évolue avec cette propre réalité cubaine, voilà sa provenance. Et c'est le berceau de la Génération du Centenaire.

LA CONSCIENCE D'ETRE CUBAIN

Aux années 40 ce n'est pas seulement Fernando Ortiz qui travaille le sujet de la « cubanidad », c'est à dire, du sentiment d'être cubain et pas espagnol; on trouve aussi Jorge Mañach et Miguel de

Carrion... avec des différents points de vue et il y a aussi à ce moment un certain nationalisme musical qui a une force profonde. La musique cubaine est cubaine et elle va du populaire au plus élaboré, d'Erneso Lecuona et Sanchez de Fuentes à l'Aragon. C'est cela qui conduit à essayer de définir le dilemme de la « cubanidad » ou de la « cubanía. ».

Quand Fernando Ortiz définie ce que c'est que d'être cubain, il dit : « Être cubain c'est deux choses : d'abord être conscient de l'être ».

Vous devez savoir qui vous êtes, vous ne pouvez pas découvrir qui vous êtes face à celui qui est différent, parce que il y en a beaucoup qui découvrent qui ils sont en présence de quelqu'un qui parle une autre langue, qui croit à une autre religion, qui a une autre culture, etc. Il ne s'agit pas d'une abstraction, c'est le « connais-toi toi-même » des grecs. Fernando Ortiz touche le fond quand il dit : « D'abord, c'est la conscience de ce que tu es » et puis le plus transcendantal : « La volonté de l'être », vous pouvez avoir la conscience de qui vous êtes, mais dans les conditions d'un pays comme Cuba il faut que ce soit vous qui preniez la décision d'être cubain. Et cela est encore plus profond : être cubain ce n'est pas seulement être né à Cuba. Maximo Gomez n'était pas cubain, il n'était pas né à Cuba et il faudrait chercher qui est plus cubain que lui ; le Che n'était pas né ici et l'on pourrait encore en citer d'autres, je ne vous parle que des sommets.

En Amérique, il a fallu inventer le mot « créole » qui n'existait pas en castillan quand un individu a surgi et qu'il a commencé à se différencier du péninsulaire. Il aurait pu être né n'importe où, mais sa culture est la nôtre ; les habitudes, coutumes, traditions feront partie de cette culture et c'est sur ces bases qu'une pensée propre est élaborée.

Fidel dit qu'à Cuba il y a une seule révolution, mais une révolution avec des révolutions intérieures : 68, 95, 33, 59. Quatre en moins d'un siècle qui sont nées longtemps avant. De nombreuses fois nous parlons de racines, mais je préfère parler de semences. Félix Varela écrit dans son testament politique : « Parce que c'est mon habitude, je veux exprimer en toute franchise que dans la parcelle que moi, j'ai **chapee** (un très beau petit terme cubain) (couper l'herbe à la machette) on a laissé pousser la manigua (un autre) (broussaille) et comme je n'ai pas de machete (encore un autre) (machette) et qu'en plus je n'ai pas l'habitude de m'en servir, je voudrais bien que ceux qui ont les deux entreprennent encore le travail».

Cela donne toute une série d'idées. L'important ce n'est pas d'avoir un terrain, mais d'avoir la conscience du fait que la bonne récolte dépend des soins, des attentions, du dévouement, de la propreté du terrain, de la préparation pour que quand le grain sera semé, il s'enracine, l'arbre pousse et le fruit naisse. Culture c'est ça, cultiver. Bien sûr, cultiver est compliqué, difficile, mais si on ne l'entreprend pas on n'aura que du marabú. Et en plus, du marabú importé.

Si nous, on ne donne que des réponses on sera toujours à la défensive. Le grand défi c'est de faire des propositions. Dans bien des domaines, nous, on doit passer des réponses aux propositions parce que, pour parler avec franchise je vous dis que dans beaucoup de terrains les propositions viennent d'autres endroits et pas précisément du nôtre.

L'histoire n'est pas de l'histoire ancienne ; l'histoire de ce qui s'est passé c'est l'histoire des antiquaires. Le présent c'est histoire. L'histoire fait partie essentielle de la vie des personnes, c'est un composant qui vit dans l'identité de chacun de nous et c'est là où l'on gagne ou perd la bataille. L'histoire est vivante dans les composants de la réalité, ceux qui t'aident à agir dans cette réalité. Ce n'est pas par hasard que quelqu'un qui a dit ici aux cubains : « Il faut oublier l'histoire », mentionne constamment les pères fondateurs des États Unis.

Si l'on enlève à la Révolution Cubaine la pensée de Marti elle aurait été une autre sorte de Révolution, il lui aurait manqué son composant humaniste et son sens anti-impérialiste, ce qui ne provient pas seulement des lectures et des théories, mais d'une réalité à laquelle on a été confronté. C'est pour cela qu'il est si important de savoir ce qu'on est en train de défendre et que chaque jour on utilise le plus moderne de la technologie et du discours pour combattre les plus moderne de la technologie et du discours avec lesquels on est agressé. Retournons à Marti : « C'est sur la base de la pensée qu'on nous fait la guerre, c'est avec la pensée qu'il faut la gagner ».

Version des paroles prononcées par le Dr. Eduardo Torres-Cuevas, Directeur de la Bibliothèque Nationale «José Marti», au VII Plenum élargit de l'Union de Journalistes de Cuba (UPEC)